



CENTRE ÉTRANGER (AMÉRIQUE DU NORD)

Bac 2021 de philosophie, voie générale

Corrigé du sujet n° 1 : Les vérités scientifiques sont-elles définitives ?

Analyse du sujet : Peut-on considérer que les vérités scientifiques sont définitives ? Le **géocentrisme** a longtemps été considéré comme la véritable explication physique et scientifique pour rendre compte du mouvement de la terre et des astres. Pourtant, ce modèle a été remis en question, puis définitivement considéré comme étant faux depuis Galilée et ses travaux.

Enjeu du sujet : L'enjeu de la question sera de savoir si l'on peut vraiment affirmer que la science arrive à produire des connaissances définitivement vraies, c'est-à-dire qui ne seront jamais contestées.

Problématique : La science peut-elle rendre compte, et mettre en lumière toute la complexité du réel ?

I. La science peut légitimement prétendre à la découverte de la vérité

1. Définition de la vérité

Idée : Depuis Socrate, la philosophie commence toujours par définir le terme qu'elle emploie avant de résoudre un problème. Il s'agit donc de définir le terme « **vérité** ». Loin de la simple opinion, la vérité est une adéquation entre le réel et l'esprit, c'est-à-dire que pour dire la vérité, je dois dire ce qui est conforme au réel. Rechercher ce qui est vrai revient donc à rechercher ce qui est réel.

Argument : La vérité est, par essence, **immuable** : cela ne signifie pas, pour autant, que les éléments ne peuvent pas changer. Cela signifie qu'une vérité d'hier reste vraie

pour hier, mais peut changer demain : la réalité change et peut former de nouvelles vérités.

2. Le rôle de la science

Idée : La science a pour but de comprendre et de faire ressortir les lois qui régissent le réel. En ce sens, son objectif est vraiment de produire des **connaissances vraies**.

Argument : Dans le cas de la recherche scientifique, les éléments estimés comme vrais sont d'autant plus considérés comme tels car il y a une revendication de leur légitimité du fait qu'ils sont appuyés sur des **preuves**, des **démonstrations**, des **expérimentations**.

II. Pourtant les modèles scientifiques ne semblent pas à avoir de caractère « définitif »

1. La science, une « vérité définitive » ?

Idée : Le terme « définitif » est un terme extrêmement fort, et signifie « qu'on ne doit plus modifier », qui est irrévocable (définition du Larousse). D'un certain point de vue, parler de « vérités définitives » est un pléonasme car l'essence de la vérité implique l'**immutabilité** : ce qui est vrai à un instant T, restera toujours vrai pour cet instant T.

Argument : Mais la science ne produit pas la vérité, elle la découvre grâce à la recherche. Or, au cours de l'histoire, il arrivait que les scientifiques se trompent dans les conclusions de leurs recherches. C'est par ce constat, que Claude Bernard mentionne qu'en science le plus grand précepte est de modifier et de changer ses idées à mesure que la science avance.

2. L'évolution de la science

Idée : Le réel est foisonnant, complexe et riche. L'esprit humain peut progresser lentement devant cette complexité. Il est dépendant de relatives paix sociale et économique, et de l'évolution des outils qui permettent d'analyser des biais de compréhension qui résident parfois dans les mentalités.

Exemple : évolution des outils avec le microscope

Argument : L'histoire de la recherche scientifique, et des découvertes, montre que la science humaine peut progresser à certains moments, mais aussi faire face à des difficultés : certaines lois ou réalités lui échappent encore.

III. L'essence même de la démarche scientifique est de continuer à chercher

1. Le dynamisme de la science pour ne pas se reposer sur des acquis

Idée : La science a pour but la découverte de la vérité. Elle doit rester vigilante, et ne pas s'empêcher, elle-même, de découvrir de nouvelles choses. La science ne doit pas s'interdire d'observer les acquis sous différents angles au nom de vérités définitives.

Argument : Einstein invoquait une part de créativité dans l'acte que pose l'esprit scientifique quand il essayait de comprendre et de modéliser les lois scientifiques à l'œuvre dans le réel. Selon lui, pour la création d'une théorie, la simple collection des phénomènes répertoriés ne suffit jamais : il faut lui ajouter une libre invention de l'esprit humain qui « attaque le cœur du sujet ».

2. Des modèles scientifiques non définitifs

Idée : Il serait plus juste de parler de « modèles scientifiques » plutôt que de « vérités scientifiques » ; de parler d' « états de la recherche actuelle » plutôt que « vérités scientifiques », et ce, afin de laisser la possibilité de donner une interprétation plus juste des lois du réel et un modèle d'explication plus pertinent.

Argument : La nature même de la science est de rechercher, c'est un dynamisme qui ne doit pas être artificiellement figé au nom de « vérités scientifiques » sous peine de devenir une idéologie.

Conclusion : Il serait peut-être plus judicieux de ne pas parler de « vérités scientifiques » en le sens où la vérité est par essence définitive et ne nécessite donc plus de remise en cause. La science doit avoir pour but la **vérité**, la production de connaissances vraies. Mais dans son exercice, elle doit rester prudente et dynamique car le réel est complexe et foisonnant.

Corrigé du sujet n° 2 : La nature est-elle injuste ?

Thèmes : la nature, la justice

Analyse du sujet : Deux notions, à priori, antinomiques (qui sont absolument opposées) : la justice étant de l'ordre du droit, de la loi, de la morale, de la culture ; et la nature étant l'opposé de la culture.

Lorsque la nature se « retourne » contre nous et qu'elle nous met en péril, peut-on voir en cela une quelconque forme d'injustice ?

La nature fait-elle des choses qui ne devraient pas être, et donc, est-elle injuste ?

Problématique : La nature, par ses phénomènes, peut être pour l'homme une force adjuvante ou opposante.

Enjeux : Le juste et l'injuste ne sont-ils pas des créations culturelles, absolument invalides lorsqu'on parle de nature ?

Parle-t-on de nature injuste par anthropomorphisme ? Ne peut-on pas voir en cela une illusion profondément régulatrice ?

I. D'apparence, la nature semble injuste : en effet, l'homme s'est, bien souvent, construit en opposition à elle ainsi qu'aux dangers et obstacles qu'elle constitue.

1. La nature, par ses phénomènes, peut être indifférente ou dangereuse et faire mal sans raison

Idée : La nature et ses cycles agissent-ils impunément, sans foi, ni loi ? Les dinosaures méritaient-ils de disparaître ? En ce sens, la nature peut paraître absolument injuste.

Argument : Il existe des phénomènes naturels qui foudroient tout sur leur passage, allant parfois jusqu'à décimer des espèces vivantes.

Exemples : volcans, tsunamis, épidémies

2. L'homme tend à s'ériger en opposition à la nature et à ses *injustices*

Idée : L'homme s'est souvent constitué en tant qu'espèce, envers et contre la nature. Parfois, malgré toutes ses précautions et inventions, il est en difficulté à cause de cette dernière. Y a-t-il alors, plus cruelle injustice que de voir s'effondrer tout ce qu'on a bâti ?

Argument : Le feu, symbole de la technique, ne quitte jamais l'homme et lui permet de survivre en milieu hostile.

Exemple : Le mythe de Prométhée : l'homme ne dispose d'aucun atout contrairement aux animaux, il a dû inventer le feu pour s'en sortir et lutter contre les éléments.

II. Pourtant, le juste et l'injuste ne font, à priori, pas partie de la nature, il s'agit de normes culturelles instituées par l'homme : la nature ne peut pas être fondamentalement injuste. Elle peut seulement le paraître.

1. Le juste est une notion culturelle, la nature ne fait donc rien d'incorrect

Idée : La nature et la culture : deux mondes qui cohabitent en s'opposant.

Argument : La culture, c'est le résultat du travail instauré par l'homme sur la nature (dont il fait partie) pour tenter de la maîtriser, de la contenir, de la contraindre. Le juste et l'injuste ne font partie que de la culture.

Exemple : Dans la culture, il y a le domaine des principes et des idéaux : ces lois que l'homme se donne pour tenter de rendre le monde meilleur, pour créer un sens (lois morales, lois légales).

2. La nature fait tout en vain, hasardeusement, sans dessein

Idée : Dans la nature, la morale n'existe pas. Les êtres vivants purement naturels comme les animaux, les plantes (et non pas les phénomènes naturels comme les vents, les marées, etc.) agissent ou apparaissent de manière instinctive.

Argument : Seuls les êtres de conscience se posent la question du bien et du mal (se référer à la double définition de la conscience, théorique et morale). Nous avons tendance à associer à cette nature, régie de manière instinctive, les règles qui régissent notre monde à nous, humains.

La nature agit sans dessein, sans intelligence, sans prédiction, c'est le monde de l'arbitraire, de la spontanéité, c'est un monde en-deçà du juste et de l'injuste : penser autrement serait de l'ordre de l'anthropomorphisme (attitude qui consiste à associer des caractères humains à des animaux et choses inanimées).

Exemple : Kant, *Critique de la raison pure* : le fait que notre entendement est limité et que nous ne pouvons comprendre le monde qui nous entoure.

III. Idée régulatrice : la nature pourrait répondre à l'homme en se retournant contre lui pour qu'il devienne plus juste

1. Un finalisme inexistant mais régulateur : une illusion porteuse pour la justice

Idée : Souvent, dans l'inconscient collectif, il est ancré que lorsqu'un élément se déchaîne, c'est voulu, lié à une raison : on pense souvent qu'il y a un lien avec le divin ou le transcendant, qui viendrait nous punir ou nous châtier. Une telle idée n'a pas de base scientifique, c'est de l'ordre de la croyance.

Argument : La mythologie antique regorge de créatures divines ou semi-divines liées aux éléments naturels. Les diverses épidémies, les cultures qui ne poussent plus dans une terre subitement aride, un volcan qui se réveille, etc. : nous pouvons y voir une illusion régulatrice, selon laquelle l'homme a souvent besoin de ce genre de phénomènes pour être moral, juste et bon.

Exemples :

- Les orages seraient déclenchés par la colère de Zeus, et les tempêtes océaniques par celle de Poséidon.
- Platon avec le mythe de l'anneau de Gygès : si nous agissions, invisibles des autres, nous irions à l'encontre de toute moralité.

2. Le contrat naturel : respecter la nature pour qu'elle nous respecte

Idée : Michel Serres parle de « contrat naturel » et rappelle que : moins l'homme vit en phase avec la nature, plus celle-ci se retourne contre lui et se joue de lui. Sans forcément attribuer un dessein à la nature ou une quelconque apparence vengeresse, Serres développe l'idée d'un contrat moral à passer avec la nature, visant à la respecter coûte que coûte, car nous en sommes tous les enfants.

Argument : Darwin et des scientifiques après lui : l'homme est le fruit d'une évolution naturelle avant tout. Il n'est pas un être hors de la nature car il lui doit son apparition sur Terre en tant qu'espèce, et sa persistance.

La société commence à penser que ce n'est pas la nature qui est injuste mais nous qui sommes injustes vis-à-vis d'elle en la dégradant incessamment. Certains pensent que nous agissons tous comme un Prométhée fou.

Exemple : Si certains hommes projettent de coloniser la planète Mars, permettant ainsi à l'humanité un avenir hors de la Terre, mais que lors de l'élaboration et la mise en place de ce projet, l'humanité est en train de détruire son propre habitat, alors on peut remettre en cause la légitimité de ce projet. Peut-on plutôt penser qu'il vaudrait mieux préserver et respecter notre nature maternelle en lui redonnant les capacités de se régénérer ?

Corrigé du sujet n° 3 : L'art est-il l'affaire des seuls spécialistes ?

Analyse du sujet : Devant une œuvre d'art, chacun réagit différemment : l'un voit cette dernière comme un témoin des siècles passés, alors que l'autre observe certains détails cachés. Au contact d'une œuvre, chacun d'entre nous en tire quelque chose de différent : en ce sens, l'art ne semble pas être une affaire de spécialiste. Pourtant, les chefs-d'œuvre tels que le château de Chambord, *La Chanson de Roland*, ou la tapisserie de Bayeux, ne peuvent pas se comprendre pleinement sans certaines connaissances particulières pour les éclairer.

Enjeu de la question :

- Les spécialistes de l'art sont souvent les mieux placés pour comprendre pleinement une œuvre d'art comme pour en produire,
- Pourtant, l'art semble être un langage universel, accessible à chacun,
- Chercher à savoir ce qui, dans le concept même d'art, le rend à la fois accessible à tous et affaire de spécialistes.

Problématique : L'art est-il exclusivement une affaire de spécialistes ou est-ce que dans une certaine mesure, l'art ne serait pas une forme de langage universel pour l'homme ?

I. L'art peut sembler être une affaire de spécialistes

1. L'art relève du talent

Idée : Pour ce qui est de la production d'art, il semble qu'il y ait un besoin de talent et de génie.

Argument : Ce besoin de talent et de génie faisait dire à Platon que **le poète crée sous l'effet d'un don divin**. Kant rejoint partiellement cette idée lorsqu'il soutient que le génie artistique serait une **disposition innée**. Pour ce qui est de la production d'art, à première vue, cela semble être une affaire de spécialistes, de personnes inspirées, et douées.

Exemple : Tel Beethoven, pour écrire une musique aussi puissante et universelle que *L'Ode à la joie*.

2. Être spécialiste aide à bien interpréter une œuvre

Exemple : Pour ce qui est de l'**interprétation** et de la **compréhension** d'œuvres d'art : reprenons l'exemple de la tapisserie de Bayeux.

Idée : Si l'on observe cette tapisserie sans aucune connaissance historique ou scientifique, on ne verra qu'une conquête, une guerre. On pourra apprécier la prouesse d'avoir brodé toute une histoire, d'avoir brodé des dessins plutôt complexes comme des bateaux de guerre, le tout sur une longueur de soixante-dix mètres. Mais, si l'on regarde cette toile avec des connaissances, on s'aperçoit alors que cette toile date du XI^e siècle, qu'elle raconte l'histoire de Guillaume, duc de Normandie et certains éléments relatifs à cette époque.

Argument : Avec plus d'informations, la tapisserie semble encore plus spectaculaire : elle est le moyen de communication choisi par les personnes vivant à cette époque, et via lequel ces dernières ont voulu laisser un témoignage sur les événements de leur temps. Les spécialistes de l'art ont donc pleinement accès à tout ce que peut contenir une œuvre d'art en termes de sens et d'histoire.

II. Certaines œuvres d'art sont universelles

1. L'art comme langage universel

Idée : L'art semble être un langage universel.

Argument : Il y a quelque chose d'universel dans l'art : chacun peut y avoir accès, même sans être un spécialiste, ni un grand amateur. On peut analyser une œuvre d'art, comprendre les différentes parties qui la constituent et également parvenir à une appréciation émotionnelle et personnelle du tout (littérature, poésie, textes musicaux, symphonies classiques, etc.) sans être spécialiste.

Exemple : Tout le monde peut avoir accès à *L'Ode à la joie* de Beethoven. Il est peu probable qu'une personne frémitte d'épouvante en l'entendant car elle ne ressemble pas à une musique de film d'horreur dont l'objectif est de faire peur : on peut l'apprécier sans aller jusqu'à l'aimer.

2. L'art comme besoin

Idée : Par ailleurs, spécialiste ou non, l'être humain a besoin de l'art.

Argument : Il y a un besoin d'être au contact de l'art, comme avec la musique, et il y a notamment un besoin de s'exprimer grâce à l'art. En ce sens, l'art ne peut absolument pas être exclusivement une affaire de spécialistes.

Exemple : C'est une réalité tellement forte qu'aujourd'hui il existe des ateliers d'**art thérapie** qui ont pour vocation d'aider les personnes à se soigner par la pratique d'un art.

III. Si la société a besoin de spécialistes de l'art, ce dernier n'est pourtant pas qu'une affaire de spécialistes

1. L'art accessible

Idée : L'œuvre d'art comporte plusieurs éléments : elle délivre un message et nous permet un contact avec le beau.

Argument : Les êtres humains, spécialistes ou non, ont besoin de ce contact avec le **beau** et le recherchent.

Exemple : la pyramide des besoins, du psychologue Abraham Maslow (1908 - 1970)

2. L'art comme témoin historique

Idée : L'art est aussi un langage : il exprime le sacré, ainsi que les valeurs d'une culture, d'une époque. En ce sens, il nous raconte quelque chose de l'histoire : l'art est un témoin des siècles passés et des mentalités passées.

Exemple : L'**art baroque** et le **classicisme** sont tous deux des témoins d'une époque où tout change.

Argument : Il faut des spécialistes comme gardiens de la mémoire de ces temps passés : ils nous permettent de donner du sens aux œuvres d'art. Nous sommes, ainsi, en mesure de les apprécier à la fois de manière **sensible** et **intellectuelle**. Ces gardiens permettent aussi que les sociétés gardent en mémoire des savoir-faire anciens, ainsi que des anecdotes oubliées du grand public.

Conclusion : Il semble impossible d'affirmer que l'art ne peut être qu'une affaire de spécialistes. Il s'agit donc de sortir d'une position binaire : l'art n'est pas qu'une affaire de spécialistes, cependant ces derniers sont nécessaires pour conserver précieusement tout ce que l'art renferme d'anecdotes, de savoirs et de sens. Nous pourrions ouvrir cette réflexion sur le fait que l'art semble nécessaire, tant du point de vue individuel que social.

Corrigé du sujet n° 4 : Explication de texte (*La Condition ouvrière de Simone Weil*)

Thème : Le travail : celui des ouvriers dans les usines et ce qu'il devient dans sa version moderne, à l'heure de l'industrialisation massive et de la division des tâches.

Enjeux : la morale, la liberté, la conscience

Problématique : Quel paradoxe constitue la chosification des ouvriers dans le travail moderne ?

Analyse : Ne trouve-t-on pas, au sein du texte, l'idée d'une forme d'aliénation des travailleurs, pour reprendre le concept de Marx ?

Paradoxe entre la chosification des travailleurs ouvriers et le fait de leur demander d'être intelligents et aptes à résoudre un problème s'il s'en présente un. N'est-ce pas quelque chose de contradictoire à la fois par essence (un être humain ne peut être un objet, ne peut sur demande, mettre de côté sa conscience et ses émotions) et par principe (l'homme par sa qualité de personne dispose de droits inaliénables) ?

Plan : Deux parties argumentatives : la première pour dresser un constat, la seconde pour en tirer les conséquences

I. Constat : la chosification des ouvriers dans le travail moderne, considérés comme de *simples produits*, les choses mêmes semblant avoir plus d'importance

1. « De nos jours, [...] » jusqu'à « du moins au niveau de l'ouvrier. »
 - Idée du travail départagé entre l'activité, qui consiste à produire quelque chose, et le résultat de cette activité (le produit)
 - Les magasins comme lieux représentatifs du manque de considération envers le travail accompli. Ce sont des lieux dans lesquels on ne voit que les produits, amassés et entreposés, sans s'intéresser au travail que cela a supposé : « seuls eux entrent en ligne de compte ».
 - Ce qui caractérise le monde contemporain, dans le texte : ce n'est pas seulement dans les magasins qu'on ne s'intéresse qu'au produit du travail mais aussi dans les usines. L'usine est donc placée sur le même équivalent que le magasin : on n'y voit que des produits. Mais pourquoi cette équivalence ?
2. « La coopération, la compréhension, [...] » jusqu'à « c'est la racine du mal. »

- Dans le texte, si dans les usines, comme dans les magasins, on considère uniquement les produits issus du travail, c'est par une inversion des valeurs qui consiste à **chosifier les ouvriers** et à **personnifier les produits** : « Les choses jouent le rôle des hommes, les hommes jouent le rôle des choses [...] », cette phrase sonne comme un slogan et résume le tout.
En effet, les « choses » dans une usine circulent en ayant comme « un état civil » : une fiche d'identité, afin de ne pas tout confondre, par souci logistique. Au contraire, les ouvriers ne sont que des numéros, leur identité n'est pas décelée : on ne voit pas d'intérêt porté envers qui ils sont, ce qu'ils sont. On se soucie donc plus des « choses » que des hommes.
Il y a un renversement absolu des valeurs ; ce qui, dans le texte, sonne non seulement comme étant absurde dans l'ordre des choses, mais également ne va pas de soi moralement : « c'est la racine du mal ». Ceci sous-entend, que pour que ce soit bien, il devrait en être autrement.
- Tout ce qui a été relevé, au-dessus, vaut pour les ouvriers et non pour les sphères « supérieures ». Ces dernières considèrent le travail davantage pour lui-même en définissant ce qui le fonde, à savoir : la coopération, la compréhension, l'appréciation mutuelle. Ce sont donc les ouvriers, formant la classe sociale inférieure, qui se trouvent rabaissés à l'état de choses.

II. Conséquences : la double aliénation (par essence, par principe, de fait, de morale) que cette chosification des ouvriers met en œuvre

1. « Il y a beaucoup de situations différentes dans une usine ; [...] » jusqu'à « ils y resteront jusqu'à ce qu'on les mette ailleurs. »
- Un **relativisme de la chosification des travailleurs** : ce n'est pas universel, juste majoritaire. Le contraire est une rareté, à l'image du métier d'ajusteur, qui demande du temps pour mener à bien son travail. Selon le Larousse, l'ajusteur est l' « ouvrier capable d'exécuter à la main diverses opérations d'usinage, généralement unitaires ». Le corps ouvrier (en tant que majorité) n'est pas considéré de manière égale : la chosification le définit.
 - La cause à tout cela se retrouve dans la temporalité : si l'ajusteur doit passer du temps pour mener à bien sa tâche, de sorte que le processus de son travail soit pris en compte tout autant que le résultat, l'ouvrier quant à lui, n'a aucun temps. Chacun est affecté à une seule tâche, voué à toujours réaliser la même chose, soumis à l'urgence, à la répétition machinale des tâches : on reconnaît donc le changement moderne opéré avec ce qu'on appelle **la division du travail**, avec pour objectif de produire vite et plus.

- Exemple : la manufacture d'épingles d'Adam Smith. L'idée est : seul, on mettrait une journée à faire une épingle ; en étant associé à d'autres, avec une division du travail, on peut créer des milliers d'épingles par jour.
 - Un autre degré de chosification de l'homme en tant qu'ouvrier : aucune réflexion, aucune initiative, aucune prise de décision. Le travail se fait machinalement, quasi automatiquement, le seul répit se trouve dans les pauses ou dans le changement de poste, décidé par un supérieur. Les hommes sont comme déplacés d'un endroit à l'autre, sans aucune décision ou impulsion de leur part.
 - Le **taylorisme** et le **fordisme** : des faits concrets à tout ceci, mis en avant par Charlie Chaplin dans le film *Les temps modernes* (1936), relativement contemporain au texte étudié *La Condition ouvrière* (1942).
2. « Ceux-là sont des choses [...] » jusqu'à « pouvoir faire face à l'imprévu. »
- Le texte pointe le paradoxe absolu de cette chosification des ouvriers. L'être humain ne pourra jamais totalement être relégué à l'état de « chose » : il est animé et doté de conscience.
 - Le paradoxe se trouve également dans le fait que l'on chosifie ces ouvriers mais qu'on attend d'eux des aptitudes pour redevenir des êtres doués de raison, de conscience, pour trouver des solutions quand un imprévu se présente : ce qu'un être inanimé et sans conscience réfléchi serait incapable de réaliser.
 - Ce qui différencie l'être humain d'un objet c'est également sa capacité à s'adapter, à délibérer, c'est-à-dire à résoudre par la force de sa pensée des problèmes : les ouvriers n'ont le droit à aucun esprit d'initiative tant que le déroulé des actions se passe comme prévu. On présuppose juste leur capacité à réagir quand cela ne se passe pas comme prévu. Il est exigé des hommes d'être des machines dont la seule conscience autorisée est celle vouée à résoudre des problèmes potentiels : des machines intelligentes, dénuées de toute personnalité, émotivité, libre-arbitre.
 - L'immoralité se trouve notamment dans la numérotation des ouvriers : plus d'identité, de personnalité, de singularité... Comme seront considérés, plus tard, tous ces prisonniers de régimes totalitaires (Primo Levi explique parfaitement bien dans son ouvrage *Si c'est un homme* la perte d'identité des prisonniers d'Auschwitz, simples dépositaires d'un numéro et non plus d'un prénom).